

l'atelier documentaire presente

DOUGLAS MON AMOUR

Un projet de film documentaire de
François-Xavier Drouet



RÉSUMÉ

Fille de l'exode rural et des politiques de reboisement d'après-guerre, la forêt occupe plus d'un tiers du territoire limousin, et jusqu'à 70% du plateau de Millevaches. Une essence s'impose depuis peu : le douglas. Avec 90% des arbres plantés, ce conifère est à la montagne limousine ce que le maïs est à la Beauce... Plébiscité par les industriels pour ses qualités techniques, ses cours sont au plus haut. Il est pourtant de plus en plus critiqué. Planté en monoculture sur des cycles courts, on le récolte sous le régime de la coupe rase. Des voix s'élèvent contre ce mode de gestion productiviste qui ferme le paysage et détruit les sols.

«Douglas, mon amour» est une enquête sur cette monoculture et ses conséquences. Avec une question : une autre forêt limousine est-elle possible?

ENJEUX DU FILM

Quand Marius Vazeilles proposait aux paysans limousins de 1917 de planter des arbres pour s'assurer un revenu de complément, il n'imaginait pas qu'un siècle plus tard, la forêt aurait supplanté l'activité agricole. Elle recouvre aujourd'hui les deux tiers de la montagne limousine, et plus de 80% sur certaines communes. Une forêt artificielle, essentiellement résineuse, destinée à la production. Une essence s'impose depuis les années 80 : le douglas. Venu des montagnes de l'Orégon, cet arbre à pousse rapide s'est adapté aux sols pauvres du plateau de Millevaches et à ses pluies abondantes. A tel point qu'il a supplanté toutes les autres essences, avec 90% d'arbres plantés. Il est géré en monoculture : une seule essence, une seule classe d'âge, et une coupe rase tous les 40 ans. Ce mode de gestion productiviste s'accompagne d'un usage intensif des machines lourdes, mais aussi des engrais et pesticides.

Le douglas façonne aujourd'hui le paysage de la montagne limousine, comme le maïs celui des plaines céréalières. Cette suprématie pourrait à terme, faire disparaître les feuillus, déjà minoritaires. Rasées pour nourrir une demande croissante en bois-énergie, les parcelles mélangées de hêtres, bouleaux et chênes, sont peu à peu remplacées par des monocultures de résineux.



Aussi adapté au bois d'œuvre (charpente), qu'au bois d'industrie (palettes, poteaux...), le douglas présente d'excellentes qualités technologiques. Avec un prix de vente au mètre cube élevé, il est prisé par l'ensemble de la filière-bois, des coopératives aux organismes de formation. Des contrats d'approvisionnement contraignent les professionnels à fournir des superstructures industrielles de plus en plus gourmandes et concentrées. Ils encouragent les propriétaires à alimenter cette monoculture, présentée comme le seul modèle possible. Comme en agriculture, le système de subventions avantage le productivisme. Les intérêts en jeu sont importants, les lobbies omniprésents.

De plus en plus de voix s'élèvent pour critiquer ce système. Une association, Nature sur un plateau, mobilise des centaines d'habitants lors de ses réunions publiques. Des élus dénoncent une économie

coloniale, dont les bénéfices échappent au territoire. Les naturalistes mettent en évidence les dégâts causés sur la biodiversité. Les scientifiques constatent l'acidification des sols et des cours d'eau. Des forestiers critiquent le régime de la coupe rase qui tassent et laissent la terre à nu. Des agents de l'ONF pointent des objectifs de production trop élevés. Les anciens regrettent les paysages ouverts d'autrefois...



La rentabilité économique à long terme de la monoculture est aussi questionnée, au sein même du monde forestier. Si les cours du douglas sont au plus haut, qu'en sera-t-il dans 20, 30 ou 40 ans ? Certaines voix alertent sur les capacités de cet arbre à s'adapter au changement climatique et aux épisodes de sécheresses, appelés à se répéter à l'horizon 2050. Enfin, on sait qu'une forêt mélangée est plus résistante aux tempêtes qu'une plantation en ligne...

Des alternatives à la monoculture existent pourtant. Des forestiers convertissent des propriétaires à la forêt mélangée et diversifiée. Ils défendent la futaie irrégulière, modèle à la fois écologique et performant économiquement. Des bûcherons proposent la sylviculture douce, et travaillent avec du matériel léger, respectueux des sols et des équilibres naturels. Des collectifs d'habitants rachètent des forêts pour préserver des parcelles de feuillus et proposer une gestion forestière basée sur le long-terme. Un discours qui entre en contradiction avec les intérêts à court-terme de l'industrie.

La forêt limousine est à la croisée des chemins. Forêt vivante ou désert boisé, les choix d'aujourd'hui dessineront le paysage de demain. Ce film propose d'apporter sa contribution au débat.

UN FILM-ENQUÊTE EN TROIS MOUVEMENTS

Je propose d'enquêter sur le douglas au fil d'un documentaire de 52 minutes. Mon parti-pris est clair, il s'agit de déconstruire un modèle calqué sur l'agriculture productiviste, dont les limites ne sont plus à démontrer. Il ne s'agira pourtant pas d'un procès à charge contre le douglas. Le problème n'est pas le douglas en lui-même, mais la monoculture dont il est l'objet. Les urbains imaginent souvent que la forêt est naturelle, qu'elle est le signe d'éco-systèmes préservés. Je montrerai que la forêt n'échappe pas à l'industrialisation du vivant et à l'artificialisation du paysage. Sans verser dans le pessimisme, nous verrons que des équilibres entre les fonctions économiques et écologiques de la forêt sont possibles.

Le cheminement de l'enquête est porté par un habitant du plateau de Millevaches, le réalisateur, qui s'interroge sur cette monoculture et ses conséquences. Sans apparaître à l'image, il sera incarné par une voix-off, racontée à la première personne. Il introduira lieux, personnages, situations et questionnements.

Ce projet est le résultat de plusieurs années d'enquête, d'observations, et de rencontres avec des forestiers en Limousin et dans toute la France. J'ai rencontré toutes les personnes mentionnées, certaines sont même des voisins. Ce long travail de préparation favorisera l'émergence d'une parole forte au tournage.

Le terrain d'investigation est celui de la montagne limousine, cette zone vaste comme un département français, entre Creuse, Corrèze et Haute-Vienne, incluant le plateau de Millevaches, mais aussi le massif des Monédières, le Plateau de la Courtine, les pays d'Ussel, Bourgneuf, Egletons...

Si les problématiques développées semblent propres au Limousin, elles concernent bien d'autres régions. Le douglas est la première essence de reboisement en France, du Massif central aux Vosges. Il tend à s'imposer de plus en plus dans le Morvan, où des parcelles plantées ont récemment été fauchées par des habitants en colère.

Au delà de la forêt, c'est un rapport au temps et au vivant qui est questionné, une vision du profit à court-terme, au delà de toute considération sur la soutenabilité du système.



Le film s'articulera en trois temps. Il ne s'agit pas ici de parties statiques, mais plutôt de mouvements dynamiques, qui pourront s'entremêler et se répondre.

Une première partie décrira la montée en puissance du douglas et l'inscrira dans l'histoire récente du boisement en Limousin. Nous raconterons le recul de l'agriculture au profit de la forêt résineuse, par la voix de ceux qui l'ont vécu, accompagné ou combattu, mais aussi au travers d'archives visuelles, témoignant d'un bouleversement du paysage.

Le douglas a succédé aux modes du pin sylvestre et de l'épicéa, essences abandonnées depuis. Nous montrerons l'invasion dans le paysage par cet arbre, dont les sombres cohortes ont peuplé toutes les collines. Les feuillus, moins rentables, disparaissent peu à peu à son profit. La parole sera donnée aux industriels qui présenteront les raisons de cet engouement, et aux propriétaires, qui, sans culture forestière, suivent les injonctions de la filière sans se poser de questions.

Dans un second temps, nous décrirons le mode de gestion associé au douglas, basée sur le court-terme. Planté en ligne, le douglas est récolté sur des cycles courts d'à peine 40 ans. Une culture standardisée, adaptée aux besoins de l'industrie, qui demande des bois de petits diamètres. Il est récolté par des abatteuses, dont les conducteurs travaillent à flux tendus pour rembourser de lourds emprunts. Comme en agriculture, on fait de plus en plus appel aux intrants pour lutter contre la baisse de fertilité des sols et la multiplication des nuisibles liés à la monoculture.

On s'attachera à présenter de manière contradictoire les critiques à la monoculture. Associations naturalistes, mais aussi élus locaux, bûcherons, experts forestiers ou professeurs de sylviculture, ils sont de plus en plus nombreux à dénoncer ce modèle. Leurs critiques portent sur les aspects environnementaux, avec un risque réel d'épuisement des sols et des ressources en eau, mais aussi sur le plan économique. Une forêt diversifiée, gérée sans coupe rase, serait à la fois plus résistante aux aléas et plus rentable à long terme. Leurs arguments seront mis en perspective avec ceux de la filière.

Enfin, une dernière partie montrera les alternatives à la monoculture, à travers les pratiques de professionnels œuvrant pour une forêt mélangée et diversifiée. La parole sera donnée aux propriétaires minoritaires faisant le choix de la futaie irrégulière, contre l'avis de la filière. Ils témoignent de la difficulté d'aller contre la vision dominante, la monoculture étant érigée en dogme. Les professionnels qui les accompagnent montreront qu'une autre forêt est possible, pour peu qu'on lui laisse le temps de pousser.

QUELQUES ÉLÉMENTS DE FORME

Je souhaite proposer une forme simple, classique sans être académique, didactique tout en laissant la place à l'implicite. Bien que présenté comme une enquête, il s'agit là d'un travail documentaire et non d'une investigation journalistique. Il s'agit moins de démontrer ou d'asséner des vérités que de susciter le questionnement à travers la parole des personnages. La voix-off guidera le spectateur et l'introduira aux enjeux du film, sans pour autant lui dire quoi penser ni répéter ce que dit déjà l'image.

Si la question de l'équilibre entre économie et écologie est centrale, il ne s'agit pas pour autant d'un objet militant au service d'une cause environnementaliste. Les personnages qui critiquent la forêt industrielle sont pour la plupart des travailleurs forestiers, inscrits dans la filière bois et son économie. C'est au nom de cette dernière qu'ils dénoncent le court-termisme de la monoculture et sa faible rentabilité dans la durée. Il s'agira donc bien d'un point de vue pris depuis l'intérieur de la forêt, et non une vision urbaine idéalisée de la nature.

Les paysages tiennent une place importante dans le film. Un soin particulier sera apporté au cadre. On se gardera pourtant des pièges de la « belle image ». L'enjeu sera ici de comprendre l'espace, la construction du paysage et son rapport avec l'homme. Nous marquerons le contraste entre la forêt résineuse, sombre et géométrique, et la forêt feuillue irrégulière, riche et lumineuse.

La parole est l'autre matière première du film. Nous serons particulièrement attentifs à sa mise en scène, en privilégiant les entretiens en situation et en mouvement. Les entretiens seront tournés en extérieur, en ancrant chaque personnage au cœur de son territoire, de « sa » forêt. Le choix des cadres privilégiera la continuité de la parole, et le rapport des personnages à l'espace. Au-delà du propos, nous essaierons de traduire par le cadre un rapport à la forêt, au vivant et à leurs outils propre à chacun.

Nous ne nous privilégierons pas une esthétique particulière. Plans fixes, travellings, panoramiques, c'est d'abord le sens qui guidera le cadre et la prise de vue. Quelques plans aériens vus de drone pourront trouver leur place afin de filmer les plantations en ligne. Le son achèvera de créer des ambiances et d'immerger le spectateur dans la forêt, comme s'il la découvrait pour la première fois.

ELÉMENTS DE CONTINUITÉ SÉQUENCÉE

Il ne s'agit pas de proposer un canevas fermé, mais plutôt de donner un idée du mouvement du film, et des personnages qui apparaîtront. L'ordre des séquences est indicatif. Les photos sont issues de mes repérages.

DE L'AGRICULTURE À LA FORÊT : LE DOUGLAS À LA CONQUÊTE DE LA MONTAGNE LIMOUSINE

Le douglas a conquis le paysage du plateau en à peine un siècle. Ce bouleversement est la marque de changements sociaux profonds sur lesquels nous revenons dans cette première partie. Pour signifier cette invasion, nous utiliserons plusieurs éléments visuels et archives :

- A l'hôtel de ville de Meymac, une peinture du milieu du XIX^{ème} siècle. Les collines sont dégagées, on distingue des troupeaux de moutons sur ces pentes. Le même point de vue aujourd'hui, depuis le mont Bessou. La forêt a tout recouvert.
- Les impressionnistes de Crozant sont un autre témoignage de ce changement brutal. Peintes à la fin du XIX^{ème} siècle dans la vallée de la Creuse, leurs toiles dévoilent des paysages dégagés, aujourd'hui disparus, quand on les compare aux vues d'aujourd'hui.
- Les cartes postales du Plateau de Millevaches gardent l'empreinte du paysage au début du XX^{ème} siècle. Les paysans et bergers posent devant des landes à bruyères devenues aujourd'hui rarissimes.
- Un travelling le long de la D36, surnommée la « route du bois ». Les alignements monotones de douglas, droit comme des soldats au garde-à-vous, se succèdent sans fin.

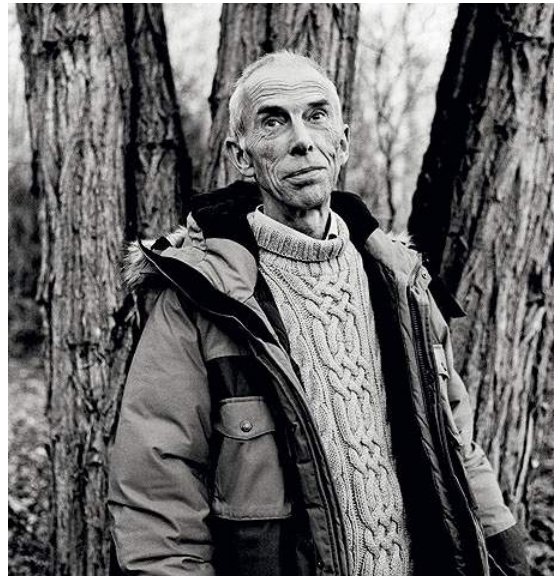


Plusieurs personnages témoigneront de ce bouleversement :

Nous sommes dans le 4x4 de **Christian Beynel, président du groupement forestier de Millevaches**. Propriétaire influent, auteur d'une thèse de géographie sur la forêt du plateau, nous roulons au milieu de ses plantations, à St Merd les Oussines. « *Il y avait une centaine d'habitants dans ce hameau au début du XXème siècle. Aujourd'hui nous sommes huit.* » Descendant d'une famille de paysans, Christian Beynel symbolise ce passage de la paysannerie à la propriété forestière. « *On a continué à cultiver la terre, mais d'une autre manière.* » Il raconte l'engouement récent pour le douglas, qu'il voit comme une chance pour le pays. C'est l'un des plus farouches défenseurs de la monoculture, dont il minimise l'impact sur l'environnement. Nous retrouverons ce personnage plusieurs fois au cours du film.

Pierre Bergounioux, le grand écrivain limousin, est un autre témoin de ce bouleversement. Nul mieux que lui n'a décrit cette inversion du paysage : « *Les résineux américains à révolution rapide, aux*

noms d'outlaws, Douglas, Banks, Lawson, ont conquis la lande, les Sitka aux aiguilles bleutées, blessantes, pris pied dans les tourbières, investi les vallons du plateau limousin (...) gravi les pentes, coiffé les sommets. Les hauteurs ont perdu leur nuance gris-bleu — le noir épais des vieilles photographies. Elle porte le vaste manteau des forêts, d'un vert sombre, profond, immuable, dehors, et dedans, au revers, d'un roux non moins persistant en l'absence, sous le couvert, de vie. » Dans son roman *Miette*, il raconte la disparition du monde paysan, à travers la trajectoire de sa belle-famille. L'oncle Baptiste, se sachant le dernier d'un monde qui n'avait guère bougé depuis le Moyen-Age, choisit d'enrésiner toutes ses terres avant de partir, comme on ferme un sarcophage. Je voudrais retourner avec lui dans cette ferme, afin qu'il me raconte cette fin d'un monde et l'arrivée des douglas.



Michel Lulek et Alain Carof sont historiens et habitants du plateau. Il anime IPNS, un journal d'expression citoyenne très lu sur la montagne limousine, dont de nombreux articles sont consacrés à la forêt. Ils évoqueront Marius Vazeilles, ce promoteur de la forêt en Limousin au début du XXème siècle. Il voyait les plantations comme un complément d'épargne pour les paysans, qu'il n'imaginait pas disparaître au profit de la forêt. Après-guerre, le fond forestier national a orienté les subventions vers la plantation massive de résineux. Ces aides ont profité aux grands propriétaires qui ont quitté la campagne pour la ville, en gérant de loin leur forêt. Aujourd'hui encore, la forêt n'appartient pas aux habitants du territoire, mais à des urbains gérant de loin leurs plantations, ou à des banques et fonds de pension.

Le 15 mai 1977, près de 600 personnes ont marché de La Villedieu jusqu'à la ferme des Bordes, contre l'invasion des résineux. A la mort des paysans qui occupaient cette exploitation depuis des générations, leurs héritiers avaient choisi d'énrésiner les terres cultivables. **Jean-Jacques Peyrissaguet, marâcher, se souvient de la colère qui animait les marcheurs.** « *C'était pour nous inacceptable car c'étaient de bonnes terres, une des plus belles fermes. Ça symbolisait la mort du Pays, l'avancée du désert. C'était une décision de la famille, qui s'était enrichie à Lyon et avait quitté la Creuse. Il y avait un fort sentiment de dépossession. Même des vieux paysans, qui n'avaient pas la culture de la manifestation, s'étaient joints à nous naturellement. Les gens vivaient cela avec une grande violence. Il faut se remettre dans le contexte. On larguait du défoliant par hélicoptère sur certaines parcelles de feuillus pour y planter du résineux !* » Je compte parcourir avec lui les derniers mètres de cette manifestation, jusqu'aux ruines de cette ferme, ensevelies sous un épais couvert de conifères. J'utiliserai les photos d'archives et coupures de presse qui en gardent la mémoire.

Nicole Fortier, 85 ans, fut la dernière bergère du plateau de Millevaches. Installée près de Peyrelevade, elle menait encore ses chèvres au milieu des jeunes sapins dans les années 70, jusqu'à ce que ceux-ci recouvrent tout et qu'elle dut renoncer à l'élevage en 1980. Elle a écrit des poèmes sur ces « *maudits sapins qui ferment l'horizon* ». Je retournerai avec elle sur les lieux de sa jeunesse, aujourd'hui recouverts de douglas. Je lui ferai aussi relire ses poèmes en situation.



Alain Freytet est paysagiste. Enseignant à l'école nationale du paysage de Versailles, il vit et travaille en Creuse. Il est auteur de l'ouvrage « Arbres remarquables en Limousin ». C'est un excellent vulgarisateur, qui raconte les paysages comme d'autres parlent du vin. C'est aussi un magnifique croquiste, qui parcourt la campagne à pied avec son carnet à dessin. Il décrit le sentiment d'oppression que peut subir le promeneur face à l'uniformité paysagère générée par le douglas, la nécessité de dégager des points de vue pour pouvoir s'inscrire dans un territoire et retrouver une identité.

LE DOUGLAS, SA GESTION EN MONOCULTURE, SES CRITIQUES

Chaque jour, la montagne limousine est le théâtre de spectaculaires coupes rases. Des abatteuses de trente tonnes coupent des rangées de jeunes douglas comme on arrache des cure-dents. Chaque engin peut à lui seul labourer des dizaines d'hectares. Les machines ont fait leur apparition lors de la tempête de 1999. Le Limousin est la région la plus mécanisée de France. A l'intérieur, tout se passe comme dans un jeu vidéo. Tout est informatisé, la machine compte les mètres cubes en temps réel. Le bois est ramassé par un débardeur, à bord d'une autre machine lourde qui finit de compacter le sol. La nuit, la machine continue de couper, tous phares allumés, présence effrayante dans l'obscurité.

José Julian est conducteur d'abatteuse. Pour lui, la machine est un progrès car elle a fait disparaître le métier de bûcheron, trop difficile et peu rémunérateur. Il explique néanmoins qu'il est lourdement endetté et doit travailler durement pour rembourser son emprunt, malgré les subventions. Il pratique aussi des éclaircies, mais seule la coupe rase est vraiment rentable dans ce système. Le machinisme est inséparable de la monoculture...



Nous revenons sur le chantier d'une coupe rase avec Jean-Christophe Grosse-tête, enseignant en retraite de l'école forestière de Meymac. Celui-ci décrit les dégâts produits par l'exploitation : tassement des sols par les machines, arrachement de la matière organique par les bulldozers... Il compte les cernes sur les souches pour déterminer l'âge des arbres : 38 ans. Cette précocité de la coupe conduit à un épuisement de la fertilité. En deçà de 70 ans, le douglas prend plus au sol qu'il ne restitue, notamment en minéraux. Ce mode de gestion à court terme n'est pas le plus rentable dans la durée : la croissance d'un arbre étant exponentielle, une coupe à 80 ans produirait plus de bois que deux coupes tous les 40 ans et préserverait le sol.



Patrick Augras est l'un des derniers bûcherons manuels creusois. Sa connaissance du biotope et des cycles naturels de la forêt est d'une grande finesse. A 50 ans, il a vu son métier changer, puis disparaître. La tronçonneuse a été abandonnée au profit des abatteuses, qui ont fait chuter les prix. *«Les bûcherons se sont endettés pour des dizaines d'années, et ont perdu toute liberté, comme les paysans avant eux. Ils se sont liés pieds et poings avec les banques et les scieries, qui se portent caution »*. Patrick Augras est fier d'être resté indépendant. Ses clients font appel à lui pour les arbres particulièrement grands ou dangereux, les terrains difficiles, ou des feuillus tordus... *« Je coupe les douglas à 80 ans, un âge raisonnable pour la coupe.»* Il a voyagé sur la côte ouest des Etats-Unis, visité les forêts primaires de l'Orégon, d'où le douglas est originaire. *« Là-bas, les arbres ont plusieurs siècles. Rien à voir avec la monoculture d'ici. »* Patrick a vu le douglas s'imposer partout. Pour dénoncer la catastrophe de la monoculture, il a recours à plusieurs registres: économiques, humains, éthiques, écologiques, ça part dans tous les sens mais c'est à chaque fois juste et bien informé. *« La préservation du savoir-faire des bûcherons est indispensable pour maintenir une forêt vivante. »*



La filière bois limousine est exigeante en bois jeune et à bas prix. **La papeterie International Paper à Saillat et le fabricant de palettes Farges à Egletons sont les deux plus grosses unités industrielles du Limousin.** Elles appartiennent toutes deux à des groupes internationaux. Elles ont besoin de quantités considérables de bois pour alimenter leur chaînes. Les grumiers chargés à ras-bord font la queue à leurs portes. Leurs machines ne pouvant traiter que des bois de 40 ans maximum, leur intérêt est d'avoir une forêt jeune, produisant des bois standardisés. Je souhaite interpeller les dirigeants de ces entreprises sur les limites de ce système.



Les responsables de la filière bois en Limousin, Centre régional de la propriété forestière (CRPF) ou ONF, portent et défendent ce modèle. En cause selon eux, la pauvreté de la terre limousine, et le manque de formation des propriétaires, qui auraient besoin de modèles simples. Ils mettent en avant la nécessité d'augmenter la production en France, grande importatrice de bois. Un argument par le marché qui ne prend en compte que l'aspect économique. **Didier Constant, représentant SNUPFEN des agents de l'ONF,** critique la politique du tout-douglas en Limousin. Cette vision productiviste oriente la filière vers du bois de faible qualité en grandes quantités, au risque d'épuiser la ressource.

Les industriels sont nombreux, pour garantir l'aspect vertueux de leurs pratiques, à mettre en avant la **labellisation PEFC.** On retrouve ce sigle peint à la bombe sur les grumes coupés en bord de route. Nous nous rendons à Eymoutiers, en haut du supermarché Casino. Nous y retrouvons **Marc Lajara,** qui pour dénoncer la légèreté de ce label, a fait labelliser le parking, où seule une poignée d'arbrisseaux se dressent. Marc montre son certificat et explique qu'il lui a suffit de payer pour obtenir la précieuse certification, qui n'exerce ni contrôle, ni contrainte sur les propriétaires. « *On peut raser une forêt primaire en Finlande et refaire par dessus une plantation d'eucalyptus qui labellisée PEFC.* »

La problématique du douglas en cache une autre. Celle de la disparition des feuillus au profit des résineux. Une projection indiquait qu'à l'horizon 2030, les feuillus auront complètement disparu du plateau. **Vincent Magnet, technicien forestier**, explique cette tendance et le risque réel. La multiplication des chaufferies, comme à l'hôpital de Limoges, et l'engouement pour le bois énergie, exerce une pression nouvelle sur le milieu. **Certaines coupes partent en Chine par containers et reviennent en France sous forme de parquet.** Or ce qui est prélevé n'est pas replanté. Si l'on replante... c'est par du douglas. C'est à la fois une perte paysagère, mais aussi en biodiversité, celle-ci étant concentrée en forêt de feuillus. Nous visitons avec lui une parcelle de douglas. On voit que rien ne pousse sous ces arbres, pas même les champignons. Sous les feuillus en revanche, la faune et la flore sont riches. *« On doit pouvoir mélanger les feuillus et les résineux, ceux-ci peuvent être complémentaires. »*



Sur un sol lessivé après une coupe rase de feuillus, des travailleurs forestiers se livrent à une plantation de douglas. Ils posent au fond de chaque trou des boules d'engrais et de pesticides. **Julien Cassagne, travailleur forestier, témoigne de l'arrivée récente des produits phyto-sanitaires**, qu'il a toujours refusé d'employer. *« Un arbre n'a jamais eu besoin d'engrais pour pousser. Mais comme il ne pousse pas assez vite pour l'industrie, on veut forcer la nature »*. On utilise aussi un parent du Gaucho, l'insecticide co-responsable de la disparition des abeilles, pour lutter contre les parasites qui apparaissent dans les monocultures de douglas. *« Une forêt diversifiée n'a pas besoin de pesticides, certains arbres comme les boulots repoussent les parasites. Or ils sont rasés systématiquement au profit des douglas. »*

Thierry le Tellier est maire de La Villedieu, en Creuse. Cet élu charismatique critique une économie coloniale qui ne rapporte rien au territoire, mais coûte beaucoup aux communes. « *Les industries transformatrices qui produisent la valeur ajoutée sont en périphérie des grandes villes. Ces emplois nous échappent.* » Un jour qu'il allait voir ses veaux, il réalise que le ruisseau qui alimente la zone en eau charrie des tonnes de boue. A l'origine : des travaux forestier menées par les machines par temps de pluie ont provoqué des glissements de terrain. Une plainte a été portée à la police de l'eau, l'affaire est en cours. « *Cette pollution est la conséquence de cette sylviculture intensive. Les travailleurs forestiers sont sous pression, ils ont des impératifs de production et sont obligés de travailler même quand les conditions climatiques ne s'y prêtent pas* ». Ici comme ailleurs, les entreprises forestières sous pression font de plus en plus appel à de la main d'oeuvre étrangère, notamment issus des pays de l'Est, autre exemple d'une économie délocalisée.

Depuis quelques années, des voix citoyennes s'élèvent pour critiquer la monoculture de douglas. Une association est née en 2010 : Nature sur un Plateau. Ses membres organisent régulièrement des visites en forêt pour initier les habitants de la Montagne à la gestion forestière et leur donner un regard critique sur la sylviculture pratiquée dans notre région. **Marc Lajara** est son principal animateur. Il a lancé des pétitions et multiplié les réunions publiques. Son crédo : la forêt n'appartient pas qu'à ses propriétaires, les habitants ont aussi leur mot à dire. Pour lui, les plantations ne méritent pas de s'appeler forêts. Pas plus que les pratiques de monoculture intensive ne méritent de s'appeler sylviculture. J'ai eu l'occasion de le filmer lors de réunions publiques et je compte le suivre dans une de ces visites de parcelle ou il décrypte la gestion forestière aux habitants du plateau.

LES ALTERNATIVES À LA MONOCULTURE : UNE AUTRE FORÊT EST-ELLE POSSIBLE ?

La monoculture de douglas est souvent présenté par le lobby forestier comme le seul modèle possible pour le Limousin. Ainsi témoigne **Rolland Bourlé, propriétaire à Faux la Montagne**, qui regrette les choix faits sur ses plantations. « *Entre les deux guerres, on avait tout misé sur le Pin Sylvestre. On le plantait pour alimenter les mines en états, mais les mines ont fermé. Après guerre ce fut la mode de l'épicéa. Aujourd'hui il est vendu une misère. Maintenant c'est le douglas. Et demain ?* »

Hans Kreusler est expert forestier en Creuse depuis 30 ans. Son père était lui-même garde forestier en Allemagne. Fin observateur de la filière bois, il déplore le manque de connaissances du milieu forestier en Limousin. « **La première chose que devrait faire un forestier est d'acheter un hamac et d'observer** ». Il a ainsi toujours déconseillé la coupe rase aux propriétaires. « En gardant un couvert continu et en prélevant au fur et à mesure, on s'assure des revenus réguliers plus longtemps ». Son objectif est d'assurer au propriétaire le maximum de revenus à long terme. La monoculture est pour lui un contre-sens. « **Mon père disait que le forestier doit être comme un épicier. Il doit avoir un peu de chaque essence. Il ne sait jamais quelle sera la demande demain, ni si une peste va frapper une variété** ». Loin de toute idéologie, Hans Kreusler est avant tout un empiriste. Il a remarqué lors de la tempête de 1999 que les forêts mélangées avaient bien mieux résisté que les plantations en ligne. Ses arguments sont plein de bon sens, je compte le suivre lors d'une opération de marquage, où il choisit les arbres à abattre.



Laurent Chaillet et Emmanuelle Orhan ont acquis 170 hectares de forêt en Haute-Vienne. Totalelement débutants, ils ont appris le métier de forestier sur le tas, en se gardant des conseils de la filière. « *Tout le monde vous pousse vers le productivisme, on est devenu de plus en plus critiques envers les orientations de la filière* ». Plutôt que de s'endetter avec des grosses machines, ceux-ci ont opté pour du petit matériel qui leur permet de pratiquer une sylviculture douce. « *Cette forêt n'est pas rentable aujourd'hui mais elle le sera dans quelques années. A l'échelle d'une forêt ce n'est rien. On veut lui donner le temps* ». Ils cherchent aujourd'hui à relier le consommateur de bois de

chauffage à la forêt, sur le modèle des AMAP. *« A chaque livraison, on explique qu'on n'a pas fait de coupe rase pour produire leur bois de chauffage. Ça les épate, ils n'imaginent même pas qu'on puisse faire autrement que tout couper. Alors ils sont prêt à payer un peu plus. »*

Ambiance Bois est une scierie coopérative creusoise emblématique de l'économie sociale et solidaire. Ils transforment essentiellement du bois résineux acheté localement. Interpellés par les critiques de la monoculture, ils peinent à trouver du bois issu d'une gestion raisonnée. Avec d'autres acteurs du territoire, ils cherchent donc à acheter une forêt, qui serait gérée de manière diversifiée et irrégulière. Conscients des risques de disparition des feuillus, ils essaient désormais de valoriser le hêtre, qui ne part plus qu'en bois de chauffage ou dans des containers à destination de la Chine. Le but de cette démarche d'entrepreneur-citoyen est de reconstituer une filière alternative.

Philippe Jorrand est l'héritier d'une famille de grands propriétaires creusois. Son aïeul aurait ramené des guerres napoléoniennes des graines de résineux qu'il aurait planté dès le XIXème siècle ! Il possède 300 hectares de forêt autour de Gentioux, tout en monoculture. Il opère aujourd'hui un changement de cap radical. A 70 ans, quelques rencontres lui ont fait comprendre *« qu'il s'était trompé toute sa vie »*. Il cherche désormais à mélanger et irrégulariser ses cultures. Il s'accompagne pour cela de jeunes travailleurs forestiers du plateau, qui l'initient à cette nouvelle vision. Il goûte cette nouvelle approche avec un plaisir réel. Sa conversion est très symbolique. En entraînera-t-elle d'autres ?